

Il fait déjà nuit quand la sonnette retentit. J'imagine un instant la silhouette qui m'attend, puis je me lève. J'entrouvre la porte. La petite fille tient une valise à la main, elle lève vers moi un regard effrayé. Je la reconnais mal dans la pénombre, et de plus il y a longtemps que je ne l'ai vue. « Entre. Suis-moi. » Dans la cuisine éclairée je retrouve les traits, l'expression de visage que j'avais gardés en mémoire. « Tu as grandi, Malou. Dis-moi, as-tu mangé? » Elle fait oui de la tête. Elle ne parle pas, elle ne sourit pas. Elle se tient debout contre le radiateur, sa petite valise rose serrée contre elle. Nous restons un moment silencieuses. « Ta mère m'a prise de court ce matin, Malou. Bien sûr je suis prête à te garder un peu... Mais là... elle exagère. » Je la sens qui se raidit. Elle baisse les yeux. J'ai un peu pitié d'elle : « Bon, nous verrons cela demain. Viens voir ta chambre. »

J'ai aéré la chambre bleue aujourd'hui. La petite fille m'aide à ôter du lit les vieilles toiles qui l'encombrent, à mettre des draps propres. Muette. Docile et lointaine. Je ne cherche pas à faire le premier pas. Je n'ai ni l'envie ni le courage de tenter de l'appivoiser. Et quand je veux l'embrasser en lui disant bonsoir, elle détourne la tête.

Dehors, l'air est doux. Je me sens lasse soudain. Lasse et vieille. Comme si trop de solitude et de fatigue revenait d'un seul coup m'envahir. Je m'assieds sur le banc et pense à Louise, emportée quelque part dans ce ciel nocturne. Naturellement, je veux bien lui rendre service... Si cette tournée est si importante pour elle, si ce remplacement est vraiment une occasion unique... Mieux que quiconque je connais la passion de Louise pour son métier. Je sais tout ce qu'il représente pour elle. Je vois au rai de lumière autour de sa fenêtre que la petite Malou ne dort pas. Que fait-elle? A quoi pense-t-elle? Comme elle a grandi... Trois ans peut-être que je ne l'ai vue... Louise vient si rarement. Quand elle était locataire elle habitait cette même chambre. Je me souviens de nos discussions le soir, elle assise sur le rebord de la fenêtre, moi sur mon banc. Elle était aussi bavarde que j'étais taciturne. Nous nous entendions bien.

À mon réveil, curieusement, j'ai oublié Malou. Un soleil blanc et clair rentre à flots dans la cuisine quand je prépare mon petit déjeuner. J'écoute les nouvelles à la radio. Un peu de vaisselle, un peu de ménage. Les gestes simples qui permettent un écoulement paisible, presque imperceptible du temps. Soudain la soirée précédente me revient en mémoire, et je ressens comme une déplaisante intrusion la présence de cette petite fille chez moi. Je renonce à mes courses habituelles pour attendre son réveil. J'appelle Louise à tout hasard,

mais tombe comme je m'y attendais sur sa voix enjouée au répondeur. Puis je m'installe sous là véranda avec un livre. Le calme que j'apprécie tant dans ce jardin devient parfois pesant, l'été, lorsque mes voisins ne sont plus là. J'ai quant à moi renoncé à partir en vacances cette année. Je vais généralement quelques semaines chez ma sœur en Bretagne. Mais elle est maintenant devenue grand- mère d'une très large famille, ce qui veut dire beaucoup de bruit, d'agitation. Et aussi qu'il n'y a plus guère de place pour moi. À dix heures, n'entendant aucun bruit du côté de la chambre bleue, je décide de réveiller Malou. Je frappe doucement, j'entre. Malou est assise en tailleur sur le lit, un livre ouvert devant elle. Elle me lance un regard farouche. « Viens prendre ton petit déjeuner. Tu aurais dû venir puisque tu étais réveillée. » Elle me suit jusqu'à la cuisine. J'ai laissé sur la table les biscottes, la confiture et la chicorée qui constituent en général mon petit déjeuner. La petite fille ne dit rien. Baisse les yeux. Et prononce enfin ses premiers mots :

— J'aime pas la chicorée.

— Écoute, je n'ai que ça pour aujourd'hui. Mange au moins les biscottes.

—J'aime pas ça non plus.

Puis sa petite bouche se contracte, tout son visage frémit, et elle se met à pleurer, des petits sanglots désespérés qui n'en finissent pas. Je la prends contre moi. Elle se laisse faire.

La boulangère chez qui j'achète des croissants me demande avec curiosité qui est cette petite fille avec moi. Une petite nièce, peut-être? J'approuve vaguement. Malou me suit sans mot dire, l'air absent, un peu perdu. Je lui sers son petit déjeuner sous la véranda, puis sors jardiner un peu. J'arrache des mauvaises herbes, tranquillement. Le soleil déjà chaud fait chanter les jaunes, les oranges et les rouges foncés des capucines et des giroflées. Ce travail méthodique me rassérène un peu. Un moment j'oublie la petite fille qui boit son chocolat non loin de là. Quand je vois sa silhouette rouge appuyée à la porte de la véranda, je l'appelle, et elle s'approche en hésitant. Je tente de l'interroger aussi gentiment que possible. Que font en ce moment ses grands-parents, son père? Des questions que j'ai posées hier à Louise, et qui donnent bien sûr les mêmes réponses. Je me réfugie dans ma chambre, pour me reposer, réfléchir. Ma propre réaction m'effraie. Je ne pensais pas que ma solitude m'aurait à ce point endurcie, séparée du monde. Une présence étrangère en permanence près de moi m'est devenue presque insupportable. Et que faire du matin au soir avec cette petite que je connais à peine? En fait je crois qu'au fond j'ai très peur. Peur peut-être de ce qui pourrait arriver si cette sorte de rempart que ma solitude a construit contre la douleur se mettait à bouger un peu. C'est un sentiment confus de culpabilité qui me fait quitter ma chambre. Malou

est debout dans le couloir, sa petite valise rose à ses pieds, et elle pleure doucement. Je voudrais la prendre dans mes bras, mais quelque chose de froid et de dur en moi m'en empêche. Je lui dis qu'il n'y a pas de problèmes, que je m'occuperai d'elle comme je le pourrai.

C'est une drôle de vie qui commence alors. Nous nous observons et apprenons à vivre ensemble. Matou aime lire, c'est une chance. Elle passe de longues heures assise contre un arbre, son livre sur les genoux. Elle a vite appris la place des objets, et je remarque qu'elle cherche à m'aider, quoique d'une manière assez maladroite, dans le travail domestique. Notre première sortie commune a été pour le supermarché du quartier. Là j'ai vu une Malou différente, joyeuse soudain, choisissant en connaissance frites surgelées et mousse au chocolat. Nous nous sommes fait livrer toute une liste de produits. C'est une petite fille discrète et autonome. Et je ne peux m'empêcher d'estimer sa manière d'être courageuse dans une situation malgré tout difficile. À table nous parlons un peu. Je lui pose des questions sur sa vie, sur Louise. Elle raconte des anecdotes. Parfois nous rions toutes les deux. Je m'en veux un peu de rire, et m'en veux de m'en vouloir... Imperceptiblement Malou prend sa place dans ma vie.

J'ai brossé ses grands cheveux bruns et bouclés, aux beaux reflets roux dans la lumière. Elle poussait parfois des petits soupirs impatients. Maintenant elle se tient devant la fenêtre en contre-jour. « Amé! » (c'est ainsi qu'elle m'appelle, comme le faisait Louise), « Amé, qu'est-ce qu'on fait? » C'est la question que je redoute entre toutes. « Je ne sais pas. Tu veux venir jardiner avec moi? » Elle appuie son front contre la vitre. J'entends à peine un « j'en ai marre », plus soufflé que parlé. « Qu'est-ce que tu voudrais faire? » « Je sais pas, j'en ai marre. » Je sens une sorte d'agacement froid monter en moi. « Va au jardin. Je t'appellerai pour manger. »

Durant le déjeuner, elle ne dit rien, évite mon regard. Mange sans commentaires la pizza qu'elle avait choisie. J'en profite pour l'observer. Les traits fins. Les mêmes yeux dorés que Louise. Mais quelque chose de plus carré dans le visage qui doit lui venir de son père. Je vois bien qu'elle est en colère, mais je me tais. Je me sens simplement lointaine.

Après une courte sieste je pars à sa recherche. Elle est assise dans la véranda, elle fait du tricotin. Droite, immobile, dans la pénombre tachetée de soleil. « Ne bouge pas, Malou. » Vite, je prends mon bloc de dessin, mes pastels. Je ressens à nouveau ce vertige, cette urgence que j'avais oubliés. Malou se prête au jeu. D'abord, la main tremble un peu, hésite, puis elle prend de l'assurance. Je retrouve le crissement de la craie sur le papier, la douceur de son contact entre les doigts. Ensuite la main a retrouvé son chemin, elle sait ce qu'elle

fait, où elle va. Elle prend le pastel exact, pour la nuance exacte. Elle est chez elle. Je voudrais mettre dans mon dessin toute la gravité triste de mon modèle, la tiédeur de cet après-midi, et l'odeur suave de la glycine. Malou s'agite un peu. Elle en a assez. Le temps a passé vite. Je recule un peu ma feuille. Le résultat n'est peut-être pas à la hauteur de mon émotion, mais je me sens heureuse. « Tiens Malou, c'est pour toi. Pour me faire pardonner tes mauvaises vacances. »

Je suis réveillée en sursaut par le grincement de ma porte de chambre. J'ai le sentiment d'une présence dans le noir. Inquiète, j'allume ma lampe de chevet. Malou se tient dans l'ouverture de la porte. Ses cheveux sont ébouriffés, elle a l'air d'avoir pleuré.

— Approche-toi, Malou, qu'est-ce qu'il y a?

Elle s'approche en hésitant. Tortille le bas de son grand tee-shirt blanc. Elle baisse la tête. Je la sens prête à éclater en sanglots.

— J'ai peur. Il y a du bruit. Ça craque.

J'enfile un peignoir. Je visite les pièces l'une après l'autre. Puis la cave, le grenier. Malou me suit, un peu en retrait. Bien sûr, il n'y a personne. Mais je sens qu'elle n'est pas tout à fait rassurée. Alors je l'accompagne dans sa chambre, et reste près d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme, écoutant dans le noir sa respiration régulière, sa main confiante abandonnée dans la mienne.